



**HAL**  
open science

## Préface. Une autre histoire de la rationalisation du travail

Michel Lallement

► **To cite this version:**

Michel Lallement. Préface. Une autre histoire de la rationalisation du travail. Lecoer Guillaume. Le travail comme performance, Presses universitaires de Rennes, pp.9-14, 2024. hal-04407523

**HAL Id: hal-04407523**

**<https://hal.science/hal-04407523>**

Submitted on 20 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Préface – Une autre histoire de la rationalisation du travail

Michel Lallement\*

Depuis sa fondation et sa reconnaissance institutionnelles au XIX<sup>ème</sup> siècle, la sociologie n'a jamais fait mystère de son attache à cette exigence épistémologique élémentaire qui conditionne la validation d'un savoir scientifique par l'examen raisonné de ses modes de production. Elle n'est pas la seule dans ce cas. De nombreuses autres sciences de l'homme et de la société font l'objet d'investigations réflexives qui prennent en considération les trajectoires des acteurs impliqués dans l'espace des savoirs, les intérêts de connaissance en jeu, les alliances internes et externes, les agencements institutionnels et culturels susceptibles d'informer les représentations et les pratiques... C'est dans un tel esprit que Guillaume Lecoœur entreprend ici d'enrichir l'histoire du travail et des sciences du travail. Il procède pour ce faire à une analyse sociologique originale de l'action d'entrepreneurs scientifiques, pour utiliser un vocabulaire beckerien, qui ont placé la physiologie au centre du diagramme explicatif des usages du travail et des maux qui leur sont associés.

### Une généalogie des représentations savantes du travail

Produit du savoir-faire, de la culture et de la créativité qui caractérisent si bien son auteur, le présent livre propose une lecture critique d'une conception, dominante aujourd'hui, de la façon de gérer le travail : celle qui, en l'occurrence, ne voit dans l'art de gouverner les organisations qu'un prétexte à performance économique. L'ouvrage alimente de ce fait ce que, avec Max Weber, on pourrait nommer une sociologie historique des rationalisations du travail<sup>1</sup>. Pour œuvrer en ce sens, G. Lecoœur se fait généalogiste. Doté d'une double compétence d'historien et de sociologue, il place au centre de ses interrogations des concepts centraux pour la radiographie des espaces productifs d'hier et d'aujourd'hui. Il souhaite montrer plus exactement pourquoi et comment la notion de fatigue émerge et s'impose à un moment donné dans le registre sémantique utilisé pour dire le travail, et pourquoi et comment d'autres mots (le stress, les risques psychosociaux...) ont ensuite pris sa place de concept phare et signifiant. Bien qu'évolutives, de telles saillances linguistiques sont révélatrices d'un même mouvement de fond. Elles incarnent typiquement les effets pathologiques d'une hypertrophie de la *Zweckrationalität*, processus dont la physiologie a été partie prenante dans les mondes professionnels issus des révolutions industrielles qui ont émaillé notre modernité. Mais ce n'est pas tout. Elles sont également symptomatiques des multiples tensions et contradictions qui, avec le concours des sciences du vivant toujours, n'ont jamais cessé de miner de l'intérieur les processus de rationalisation du travail.

Pour convaincre de la pertinence de son entreprise et de la justesse de son propos, G. Lecoœur s'appuie sur l'exploitation d'archives qui lui ont permis d'effectuer de profonds coups de sondes prosopographiques d'une part, d'objectiver la nature des productions scientifiques sur le travail, d'en mesurer la diffusion académique et extra-académique, et de mettre en évidence l'existence de circulation d'idées et de concepts à l'échelle internationale d'autre

---

\* Cnam, Chaire d'Analyse sociologique du travail, de l'emploi et des organisations, Équipe pédagogique nationale « Travail, orientation, formation, social » et Lise - UMR CNRS n° 3320.

<sup>1</sup> A ce sujet la recherche la plus emblématique de Max Weber demeure probablement *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (Paris, Gallimard, 2004. Première édition originale : 1904-1905).

part. La physiologie est, on l'aura compris, le point d'entrée privilégié. Les expériences de laboratoire qui ont été menées en son nom ont non seulement contribué à l'érection d'un savoir sur la « performance » mais elles ont aussi véhiculé, ainsi que le constate G. Lecoer, des définitions du travail qui, pour les acteurs de terrain, ne vont pas immédiatement de soi. Ce livre montre plus exactement encore que les conceptions physiologistes des pratiques productives ont largement irrigué les mondes de la production au risque, comme s'en inquiète ouvertement l'auteur, que des termes savants forgés initialement dans l'espace clos de l'expérimentation scientifique ne soient finalement utilisés à des fins et à l'aide de grammaires bien étrangères à celles qui avaient initialement guidé leur façonnement. Nous savons déjà, il est vrai, que la sémantique des maux du travail a fait l'objet historiquement de nombreux remaniements successifs. Ces recompositions sont largement imputables aux transformations des cadres dominants en matière d'organisation productive. Les recherches sur la fatigue de Marc Lorient et de François Vatin sont, de ce point de vue, particulièrement éclairantes<sup>2</sup>. G. Lecoer fait sien un tel héritage sociologique, mais il ne s'en contente pas. Il l'enrichit à l'aide d'une histoire des concepts (*Begriffsgeschichte*) en faveur de laquelle, outre-Rhin, Reinhart Koselleck a œuvré d'abondance<sup>3</sup>. Dans l'esprit du grand historien allemand, G. Lecoer formalise ainsi les différentes étapes qui, sur longue durée, ont balisé le devenir de la physiologie qu'il appréhende comme une discipline scientifique guidée par des préoccupations (la définition, la mesure et l'amélioration de la performance) aux implications tangibles sur la façon de penser le travail et ses modes de gestions « optimaux ».

## Paradigmes et intérêts

Dans un langage toujours clair et accessible, G. Lecoer montre que différents paradigmes, au sens où l'entend Thomas Kuhn<sup>4</sup>, ont structuré les programmes de recherches physiologistes. Il remarque également qu'à chacune des matrices disciplinaires qui ont compté et pesé dans la production des études sur les organes des êtres vivants correspond une tradition nationale spécifique. Historiquement, le paradigme mécaniste a ainsi connu ses heures de gloire en Allemagne, la France donnant sa préférence au vitalisme, l'Angleterre à l'évolutionnisme et les États-Unis au bio-mécanisme. G. Lecoer complexifie encore autrement l'image que projette la physiologie au fil du temps en repérant les principaux traits idiosyncrasiques de chacune des correspondances entre paradigmes scientifiques et espaces nationaux. Aussi s'attarde-t-il systématiquement sur les multiples ressorts – éducatifs, religieux, économiques, politiques... – qui en expliquent la genèse et le devenir. De multiples intérêts, en concluent-il, configurent la production des savoirs.

G. Lecoer nous met cependant immédiatement en garde : on ne peut, si l'on souhaite faire véritablement œuvre de sociologue des sciences (du travail), s'en tenir à ces théories critiques simplistes qui ont pour point commun d'indexer mécaniquement les intérêts de connaissance sur des enjeux externes, de nature infrastructurelle le plus fréquemment.

---

<sup>2</sup> M. Lorient, *Le Temps de la fatigue. La gestion sociale du mal-être au travail*, Paris, Anthropos, 2000 ; F. Vatin, « Fatigue industrielle », in P. Zawieja (sous la direction de), *Dictionnaire de la fatigue*, Genève, Droz, 2016, p. 310-312.

<sup>3</sup> R. Koselleck, *Begriffsgeschichten*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2006.

<sup>4</sup> T. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1969, première édition originale : 1962 ; *La Tension essentielle : tradition et changement dans les sciences*, Paris, Gallimard, 1990, première édition originale : 1977. Pour apprécier un usage pionnier de la notion kuhnienne de paradigme appliquée à la sociologie du travail, voir P. Tripier, *Du Travail à l'emploi. Paradigmes, idéologies et interactions*, Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles, 1991.

Refusant de s'en tenir à un post-marxisme aujourd'hui daté, G. Lecoecr préfère la voie de la complexité. Dans chacune des tranches temporelles qu'il a choisi d'explorer, il décrit le cosmos des intérêts, souvent entremêlés les uns avec les autres, dans lequel s'intègre la recherche en physiologie. A la façon de Niklas Luhmann, il propose ensuite une *Komplexitätsreduktion*, ce qui le conduit autrement dit à distinguer les intérêts en mobilisant plusieurs critères : les logiques qui gouvernent ce que Max Weber nommait la rationalisation matérielle ; les espaces sociaux où se donnent à voir les collusions et les chocs entre enjeux de natures variées ; les conjonctures économiques, politiques, morales, scientifiques... dans le cadre desquels les intérêts académiques et extra-académiques se cristallisent avec plus ou moins de netteté et de dureté, etc.

Grâce à une telle méthodologie, l'ouvrage met en scène la manière dont, aux Etats-Unis et en Europe, de grandes figures de la physiologie se sont appliquées à trouver les meilleurs moyens d'améliorer les performances au travail, à promouvoir leurs découvertes hors de l'espace scientifique, mais aussi à tenter d'influer sur le cours de la société dans des domaines (les conflits armés, la productivité économique, les conditions de travail...) dont les frontières recoupent parfois fort imparfaitement celles de la santé. Une autre illustration de la fertilité de la démarche de G. Lecoecr est la typification de quatre marchés (industriel, scientifique, international, marchand) de l'expertise du stress et du risque dont la fin du XX<sup>ème</sup> siècle et le début du suivant ont été les réceptacles. Comme nous en convainc l'auteur, l'historicité et les intérêts constitutifs variant fortement d'un marché à l'autre, on ne peut conclure à l'existence d'une relation simple et univoque entre science et organisation du travail. Un tel résultat est bien révélateur de la finesse et de la justesse épistémologiques de la sociologie pratiquée par G. Lecoecr. A preuve plus généralement : lorsqu'il décrit et analyse les usages multiples et extra-scientifiques de la physiologie, G. Lecoecr ne sombre jamais dans le relativisme. Il sait en effet qu'historiciser et sociologiser des pratiques savantes, discursives ou non, n'équivaut pas en soi à en dévaluer le contenu.

Quand il brosse ses portraits de scientifiques (Friedrich Wilhelm Ludwig, Heinrich du Bois-Reymond, Ernst Brücke, Herman von Helmholtz pour les premiers travaux allemands de physiologie appliqué à l'industrie au XIX<sup>ème</sup> siècle ; Frederic Schiller Lee, Walter Cannon, Lawrence Joseph Henderson, Hans Selye pour la génération suivante qui promeut les notions de fatigue et de stress), G. Lecoecr parvient tout aussi habilement à éviter les chausse-trappes d'une imputation causale mal maîtrisée. Quand, pour le dire autrement, il porte attention aux variables sociales, la religion au premier chef, qu'il a choisi de retenir pour caractériser le profil des physiologistes qui lui paraissent emblématiques pour sa démonstration (tous des hommes, à carrière rapide, dotés d'une notoriété publique, impliqués dans des réseaux internationaux...), G. Lecoecr se fait à nouveau wébérien. C'est en termes d'affinités électives<sup>5</sup>, et non de causalité, qu'il préfère raisonner.

*Last but not least*, G. Lecoecr sait tirer les bénéfices d'une histoire croisée<sup>6</sup> soucieuse d'en finir avec un culturalisme qui, trop souvent, sous-estime la porosité des espaces nationaux. En suivant les trajectoires des protagonistes les plus influents dans le monde de la physiologie et en analysant leurs croyances et leurs pratiques, G. Lecoecr met en évidence l'existence de circuits internationaux d'échange et de diffusion des idées scientifiques. Il montre notamment

---

<sup>5</sup> Faut-il rappeler, remarque plutôt savoureuse dans le cadre de la présente discussion, que le terme d'affinité élective (*Wahlverwandtschaften*) que M. Weber emprunte à J.W. Goethe doit aux chimistes du XVIII<sup>ème</sup> siècle qui ont théorisé les rapports entretenus entre différents matériaux ?

<sup>6</sup> M. Werner, B. Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 48, n° 1, 2003, p. 7-36.

que les savants allemands ont tenu historiquement un rôle de premier plan dans la genèse de la physiologie étatsunienne. G. Lecoecr évalue plus précisément encore l'importance, quantitative comme qualitative, des importations et des exportations de concepts et de méthodes. Il offre ainsi les moyens d'évaluer assez précisément les proportions respectives d'innovation et de contamination dans la fabrication des définitions et des thèses liant, d'un point de vue physiologique, la performance et le travail.

### Explorer de nouveaux sentiers de connaissance

En revisitant une histoire internationale au long cours, G. Lecoecr entre également de plain-pied dans les débats relatifs à la façon de qualifier les maux du travail. Après avoir rappelé que les sciences du travail humain ne s'instituent en France qu'après la Seconde guerre mondiale, il souligne, citations sur la fatigue à l'appui, combien, sans s'y réduire, la sociologie du travail dont Georges Friedmann s'est tôt fait le héraut doit à la tradition physiologique. Comme le suggère également l'auteur du présent ouvrage, le biais essentialiste dont pâtit la définition friedmannienne du travail est un indice tout aussi sûr de l'influence de la physiologie sur les sciences sociales des activités productives telles qu'elles se constituent en France après-guerre. G. Lecoecr porte un même regard critique (au sens propre du terme) sur les approches dominantes aujourd'hui en France en psychologie du travail (psycho-dynamique, clinique de l'activité). Il confirme clairement ce faisant que, bien que souvent méconnue des spécialistes du travail eux/elles-mêmes, la physiologie est une tradition intellectuelle qui n'a jamais cessé d'informer les représentations savantes, soit pour conforter les efforts destinés à optimiser les usages de la force de travail, soit au contraire pour dénoncer toutes les abus d'inspiration taylorienne ou néo-taylorienne.

Par son originalité et sa portée, la recherche de G. Lecoecr ne pouvait manquer enfin de bousculer l'histoire de la sociologie du travail telle qu'elle se narre habituellement. Comme plusieurs de ses cousines, la sociologie du travail attribue souvent à Elton Mayo un statut de figure éponyme. L'épisode Hawthorne (1924-1932) ne consacre-t-il pas la reconnaissance des faiblesses immanentes aux doctrines tayloriennes au profit d'un corps de propositions et de préceptes qui font la part belle au « social » dans la meilleure manière d'appréhender et de gérer des équipes de travail ? Nous l'avons longtemps cru. Ce n'est plus le cas désormais, conscients que nous pouvons être des faiblesses méthodologiques et des limites analytiques des expérimentations et interprétations pionnières qui ont fait la réputation de l'école des relations humaines<sup>7</sup>. Pas plus que d'autres, G. Lecoecr ne pouvait donc s'en laisser compter. En marchant sur les brisées de Pierre Desmarez<sup>8</sup>, il brise lui-aussi la fiction fondatrice. La sociologie du travail, nous montre-t-il, n'est pas née tout entière cuirassée de concepts harvardiens. Elle est aussi débitrice, il vaut de le marteler une fois encore, d'approches et de sémantiques qui débordent généreusement des cadres étroits du Nord-Est étatsunien de l'entre-deux guerres. Parce que G. Lecoecr a su magistralement mettre en lumière un tel état de fait, on ne pourra pas prétendre à l'avenir travailler sur l'histoire de la sociologie du travail sans, me semble-t-il, faire référence au présent ouvrage.

Comme on le pressent aisément, G. Lecoecr ne fait pas ici que renouveler, à l'aide de constats novateurs, notre intelligence historique des sciences du travail. Il entame plus généralement un chantier qui est loin de pouvoir être clos. A la lecture des différents chapitres, de

---

<sup>7</sup> S.R.G. Jones, « Was there a Hawthorne effect? », *American Journal of Sociology*, vol. 1998, n° 3, 1992, p. 451-468.

<sup>8</sup> P. Desmarez, *La Sociologie industrielle aux États-Unis*, Paris, Colin, 1986.

nombreuses pistes à creuser à l'avenir viennent spontanément à l'esprit. De façon analogue à ce que G. Lecoœur a entrepris avec la fatigue et le stress, il serait ainsi particulièrement passionnant de regarder pourquoi certaines notions (comme celle, spinoziste, de joie au travail prisee par Karl Marx et G. Friedmann) ont subi la disgrâce, de quelles manières d'autres (telle celle de communauté de travail) ont été investis ces dernières années d'un sens nouveau ou comment encore les termes d'autonomie, de reconnaissance, de souffrance... ont acquis les places que l'on sait dans le vocabulaire des sciences du travail contemporain.

Avec cette étude, je le répète à dessein, ce ne sont pas simplement les transformations d'un répertoire sémantique que G. Lecoœur nous engage à considérer. Ce serait en effet raisonner à très courte vue que de s'en tenir au constat presque trivial de la recomposition récurrente des catégories utilisées pour qualifier le travail. Façonnée par des luttes et par des compromis plus ou moins stables, la labellisation des pratiques productives et de leurs maux est un fait social à part entière, qui engage des mondes pluriels et qui exige de ce fait une analyse sociologique en profondeur. Parce qu'il en a pleinement conscience, G. Lecoœur ne se contente pas ici de renouveler abstraitement l'histoire des mots et des maux du travail. Il considère l'institution du travail à partir de ses multiples facettes, sans jamais en ignorer les tensions constitutives. Voilà pourquoi le présent ouvrage est si précieux. Mais il l'est pour une autre raison encore. Bel exemple de maîtrise interdisciplinaire, ce livre est un utile précis épistémologique qui pourra servir de guide à toutes celles et ceux qui, pour décrypter les mutations du travail d'hier, d'aujourd'hui et de demain, n'hésiteront pas à faire de l'histoire et de la sociologie leurs principales ressources intellectuelles.